

Celui qui paraissait le chef, à en juger par la propreté de son costume et la richesse de ses armes, m'adressa le premier la parole en langue franque; circonstance fort heureuse pour moi, car on verra tout-à-l'heure que, certain de n'être pas compris, il se réservait le moyen de communiquer avec les siens en arabe et de comploter ainsi notre perte sans que nous pussions deviner la manière dont ils s'y prendraient pour arriver à leur fin. Je dois dire, avant tout, que la langue franque en usage en Afrique est un composé d'espagnol, d'italien et d'arabe, que tout le monde, après quelque tems de séjour dans le pays, comprend aisément, ce qui établit des relations faciles avec les Arabes qui fréquentent nos marchés. — Tu es Français? me dit-il. — Oui. — Et l'homme qui est avec toi? — Turc de Stamboul. Je donnai à dessein à mon spahis la qualité de Turc, parce que je connaissais la terreur salutaire, que ces anciens maîtres de l'Algérie avaient su inspirer à tout ce qui est Arabe. — Turc! exclama le Beni-Amer. Et se retournant vers Gros, dont la barbe noire et épaisse, l'œil vif et courroucé, lui donnaient en ce moment quelque ressemblance avec la tête de Méduse, il lui demanda en arabe s'il était bien de Stamboul. A cette demande Gros ne répondit rien. Cela ce conçoit; il ne savait pas un mot d'arabe. Ne recevant pas de réponse, mon interlocuteur continua à m'adresser de nouvelles questions. — Quel est ton grade dans les spahis? — Sous-officier. — Tes armes sont belles? — sont-elles à toi? — Oui. — Montre-moi ton sabre. — Volontiers. Et en même tems je lui présentai la pointe, tenant fortement ma lame attachée à mon poignet par la dragonne. Evidemment il dut voir que j'étais sur mes gardes, et que, tout en accédant à ses désirs, je lui prouvais que je n'étais pas assez simple pour me dessaisir d'une arme dont la longueur plus que raisonnable (c'était une demi-latte) et le tranchant affilé devaient produire un certain effet sur son esprit. De son côté, Gros avait dégainé sa lame du fourreau, et, tenant son fusil armé, il était prêt à tout événement. Mon interlocuteur resta muet quelques instans. Il m'examinait de la tête aux pieds; ses regards se portaient surtout sur mon cheval dont les formes saillantes, les jambes grêles et nerveuses, l'encolure fière, redressée, semblaient lui donner des idées de convoitise. Je l'avouerai, ce voisinage de cinq Arabes armés jusqu'aux dents, qui, malgré moi, me faisaient une escorte, comme l'escorte d'honneur d'un général, me souriait peu. Complètement remis de l'exaltation factice que le champagne m'avait donnée, je jugeai les choses de sang-froid et j'étais forcé d'avouer en silence que les chances n'étaient pas pour nous. J'étais inquiet. Toutefois, je me contenais assez pour ne laisser paraître sur mon visage aucune trace d'émotion; car, si les Arabes avaient pu saisir sur mes traits un indice de crainte, c'en était fait de nous. Adieu la paie de mes braves spahis qui devaient attendre mon arrivée avec tant d'impatience. J'affectais donc un air tranquille, et pourtant, si ces coquins de Beni-Amer avaient pu lire dans mon âme, ils auraient vu, à n'en pas douter, que j'étais loin d'être à mon aise; c'est qu'aussi c'était une bien triste position que la mienne!...

Eloigné de tout secours, perdu au milieu d'un chemin dont les sinuosités ne me permettaient pas de voir à trente pas au-devant de moi, et n'ayant d'espoir qu'au hasard, chose bien éphémère en pareille circonstance, j'avais un sujet de réflexion qui n'était rien moins que gai. Cependant cette incertitude était cent fois plus horrible que la réalité, quelle qu'elle pût être; elle cessa bientôt.

Mes compagnons de route, comptant sur mon ignorance de la langue arabe, ne se gênèrent en aucune façon pour comploter en ma présence. Infâmes Be-